



Houssam Khaddour

Lorsque les réformes tardent

Avant cette révolution, un Ami m'a demandé: «Les vents du printemps arabe vont-ils toucher la Syrie?»

«La Syrie, lui ai-je répondu, connaît elle aussi tous les problèmes qui ont déclenché les révolutions en Tunisie, en Egypte, en Libye... Il s'y en ajoute même deux autres: celui des minorités nationales et ethniques et le problème du confessionnalisme. La jeunesse syrienne est tout aussi dynamique que la jeunesse tunisienne ou égyptienne».

Peu de temps après, les prémices de la révolution sont apparus à Damas puis à Deraa.

Des foules nombreuses ont déferlé sur les places publiques des villes du Hauran et dans d'autres localités, ce qui embrasa dans le cœur des gens le flambeau de la liberté et de la dignité. Les Syriens eux-mêmes étaient surpris par leur capacité à affronter et à défier les appareils policiers qui surveillaient attentivement les citoyens jusqu'au moment où ils sont descendus dans les rues, par centaines et par milliers, puis par dizaines et centaines de milliers. Sur le terrain, la révolution est devenue une réalité vivante et a fait tache d'huile dans le pays, dans la région et plus loin encore.

Maintenant, un an et demi après l'éclatement de la révolution, comment ai-je vu et comment vois-je les choses? Y a-t-il une issue?

En Syrie, je percevais une crise du pouvoir qui s'abordait en réalité la vie politique. Le régime au pouvoir était vétuste et archaïque. Il aurait dû évoluer avec l'effondrement des régimes communistes dans les pays d'Europe de l'Est; mais il a pu alors s'adapter à la nouvelle conjoncture et se maintenir vingt années de plus. Je ne traiterai pas ici les facteurs locaux et régionaux qui l'ont aidé à perdurer. Je me contenterai d'en citer deux: le premier, régional, était la première Guerre du Golfe, le deuxième était local. En effet, le pouvoir, sorti vainqueur

Né en 1952; études d'anglais à Lattakia (Syrie). Comme membre du Parti communiste, il est condamné à mort en 1987. Huit ans plus tard, le jugement est modifié à vingt ans de prison, dont il a purgé quinze ans. Depuis sa mise en liberté, il travaille comme traducteur et écrivain.

de sa lutte contre les Frères musulmans et leurs alliés, avait imposé une mainmise draconienne sur tous les secteurs de la société en Syrie.

Mais ce qui doit changer doit changer, et le moment est venu. A l'instar des êtres humains qui vivent leur vie naturelle puis meurent, ce régime a vécu sa vie naturelle, puis a vieilli et est en train d'agoniser.

Je crois qu'il aurait pu agoniser d'une manière plus douce et plus aisée en cédant la place à un autre régime. Or cette agonie, pour de multiples raisons, s'est révélée difficile, onéreuse et dangereuse pour toute la région, voire pour le reste du monde. Pourquoi? Pour les raisons suivantes:

1) Il n'y a pas de suppléant politique – à l'extérieur du régime – capable de prendre la relève. De même, la transformation à l'intérieur du régime est restée embryonnaire. Les systèmes étatiques totalitaires dans les pays de l'Est s'étaient effondrés pacifiquement, sauf en Roumanie. Or en Syrie, la vie politique était sabordée, les partis politiques efficaces manquaient, ainsi qu'une élite politique bénéficiant du soutien populaire national. (Si le premier Homme n'avait pas eu de descendance, il ne serait peut-être jamais mort).

2) La Syrie connaît une polarisation confessionnelle et doctrinale: une partie de la majorité s'est laissé entraîner par des invectives contre les Chiïtes, et une bonne partie des minorités a pressenti le danger imminent de marginalisation.

3) Une ingérence médiatique et financière a eu lieu dès le début des événements (justifiant la thèse du complot extérieur contre la Syrie avancée par le régime, qui prétend donc défendre l'indépendance du pays).



4) Le régime est solide: ses institutions militaires, sécuritaires, diplomatiques, économiques et administratives n'ont pas été déstabilisées. Il bénéficie toujours d'institutions étatiques efficaces sur le terrain.

5) Une direction centrale unifiée fait défaut à la révolution. Une révolution populaire ne peut pas être conduite de l'extérieur, et il était clair que la coordination se faisait à l'extérieur, par le biais de réseaux sociaux en ligne et de chaînes de télévision, telles que Al-Jazira, Al-Arabiyya, Safa et d'autres.

6) Les forces extérieures se sont trop hâtées pour imposer le changement, et ont pris des mesures qui ont porté préjudice à la plupart des Syriens, ce qui a renforcé la thèse du régime concernant le complot et l'ingérence extérieurs.

7) Ces forces extérieures n'ont pas envisagé de compromis qui introduisent des réformes profondes, dont la Syrie avait besoin et que prônait une marge importante de citoyens à l'intérieur et à l'extérieur du régime.

8) Il est regrettable que bon nombre d'opposants manquent d'expérience politique, alors que toute action révolutionnaire est un travail politique très complexe.

9) La campagne médiatique contre le régime syrien a terni son image à l'étranger et a mené à son isolement, mais elle a aussi porté préjudice à la contestation, en l'affublant d'un poids qu'elle n'avait pas réellement sur le terrain et en lui demandant ce qu'elle ne pouvait pas assurer.

La révolution syrienne se trouve actuellement dans l'impasse : ni le régime n'est capable de défaire l'opposition sur le terrain, en raison du soutien qu'elle reçoit de pays étrangers, arabes et non arabes, ni l'opposition n'est à même de faire chuter le régime.

Que faire ? La révolution a-t-elle trébuché ? Le changement est-il devenu impossible ? Que faire ?

Oui, la révolution – pacifiste du moins – a trébuché, elle a pris les armes, et des forces jihadistes venues de l'extérieur du pays y participent. Cela mène la révolution sur un terrain complètement différent de ses débuts pacifistes, qui préconisaient un changement démocratique. Est-ce ce que voulaient les forces extérieures, régionales et internationales, soutenant la révolution ? Peut-être.

L'on ne peut comprendre la situation en Syrie sans considérer la lutte qui déchire actuellement la région. Le régime déclare sans cesse faire partie d'une coalition re-

groupant l'Iran, le Hezbollah, une partie des Palestiniens et certains partis arabes nationalistes et de gauche.

En contrepartie, les forces de l'opposition sont plutôt proches de l'autre front, mené par les Etats-Unis, et qui englobe les pays du Golfe, la Turquie et quelques groupes islamistes de la région.

La lutte contre l'Iran a marqué la révolution syrienne, qui s'est retrouvée dans le front opposé à l'Iran, du fait du soutien du Golfe, de la Turquie et des Etats-Unis. Cette position a desservi la révolution et a même placé la Syrie dans l'œil du cyclone régional. Elle a terni le contenu démocratique de la révolution, l'a instrumentalisée dans le conflit régional, et a même transformé la Syrie en champ de bataille par procuration entre les parties en litige dans la région. Les Syriens, tant dans le cadre du régime que de l'opposition, doivent rester vigilants face à ce danger et s'efforcer de l'éviter en aiguisant leur responsabilité nationale.

Je ne possède pas de données m'autorisant à prêter de mauvaises intentions aux Etats-Unis et à l'Occident dans leur traitement de la crise syrienne. Mais en suivant les événements de l'intérieur de Damas, il me semble que les forces extérieures ont converti la révolution en un problème national à résoudre au lieu d'être une solution aux problèmes politiques, économiques et sociaux de la Syrie. Et disant cela, je n'innocente pas le régime, qui doit absolument changer. Et il a changé, sur le papier du moins : une nouvelle constitution – pas excellente mais susceptible d'être améliorée – a vu le jour, ainsi qu'une nouvelle loi sur les partis politiques, et une loi moderne concernant l'administration locale.

Mais la grande majorité de l'opposition syrienne n'a pas tenu compte de ces réformes, pour la bonne raison – selon moi – qu'elle n'était pas encore prête à affronter le régime. La révolution populaire était pour elle comme un miracle inespéré. Elle l'a suivie et a adopté les revendications du peuple révolté. Elle n'avait pas tort. Mais, au lieu de rationaliser la révolution, elle a emboîté le pas de ce qu'elle a décrété être le peuple révolté. C'est ainsi qu'elle a abandonné son rôle pionnier : transmettre une prise de conscience à la révolution et à sa direction, qui manquaient d'hommes politiques jouissant d'une expérience et d'une assise nationale. C'est pourquoi elle n'a pas insisté pour arriver à un compromis avec le régime arbitré par les urnes, elle s'est plutôt concentrée sur une période transitoire où le pouvoir serait cédé, ou



sur une intervention étrangère – prétextant protéger les civils – qui la porterait au pouvoir. En se ralliant aux pays étrangers, arabes et non arabes, tels que l'Arabie Saoudite, le Qatar, la Turquie, la France et à leur tête les Etats-Unis, elle a perdu sa volonté. Elle est entrée dans des luttes intestines pour obtenir de ces pays argent et aide humanitaire à apporter aux populations contraintes de quitter leurs demeures dans les zones d'affrontement entre le pouvoir et les groupes armés, à Homs, Hama et Idleb durant les premiers mois de la révolution, et maintenant à Damas, Alep et Deir Ez-Zor.

La Syrie traverse actuellement une épreuve grave: comment peut-elle en sortir alors qu'aucune des deux parties n'est en mesure de vaincre?

Faire la guerre pour changer le régime d'un Etat constitue un danger grave contre la paix et la sécurité internationale et porte préjudice au peuple syrien.

A mon avis, la société internationale peut jouer un rôle positif en œuvrant à un compromis entre le régime et l'opposition, conformément au plan Annan et à l'Initiative de Genève émanant du groupe international de liaison, repris par Lakhdar Brahimi, et qui passe par :

- l'arrêt de la violence,
- la formation d'un gouvernement provisoire d'union nationale qui organisera des élections parlementaires libres, sous surveillance internationale, les autres réformes devant suivre.

Après les coups durs qu'il a reçus, le régime syrien est devenu réformable. A l'intérieur et à l'extérieur, des forces actives prônent des réformes radicales.

Sur le terrain, les groupes armés mènent une guerre véritable, chapeautés par l'Armée Syrienne Libre (ASL) ou par d'autres factions, telles que Le Front Al-Nousra et les différentes brigades.

Le passage à la violence est un acte grave qui cause davantage de morts encore, qui détruit les propriétés privées et publiques, et qui entraîne la multiplication du nombre de réfugiés en Syrie même ou dans les pays voisins.

Perspectives:

- Arrivée à un compromis fondé sur le plan Annan et l'Initiative de Genève, sous l'égide de Lakhdar Brahimi. Son succès dépendra des bonnes intentions des Etats concernés.
- L'éventualité d'une guerre civile est faible, vu l'unité et la force de l'armée et des services de l'Etat central.
- Une guerre déclenchée par procuration sur le sol syrien épuiserait le pays et risquerait de devenir une guerre régionale.

En bref, lorsque les réformes tardent dans une société, celle-ci risque l'explosion, ce qui installe l'anarchie et le désordre pour une longue période.

En écrivant ces lignes, j'entends des explosions dans la banlieue proche de Damas. La guerre est au seuil de la capitale syrienne.

Le peuple de Syrie mérite un sort meilleur que cette voie violente vers le changement.

(traduit de l'arabe par Jamal Chehayed,
rédigé par Catherine Bachellerie)

Die Revolution im Buch.

Die Unruhen (von vielen „Revolution“ genannt) in der arabischen Welt seit Anfang 2011 haben auch auf dem Buchmarkt schon Spuren hinterlassen. Ägyptische Buchhändler stellen fast im Zweimonatsrhythmus Listen mit Neuerscheinungen zur „Revolution des 25. Januar“ zusammen. Aber auch die europäischen Buchläden sind inzwischen gut bestückt mit Titeln zu den Vorgängen, z.B. die deutschsprachigen. Ein Paar Hinweise müssen genügen, wobei drei Genres erkennbar sind:

1. Erlebnisberichte von Personen, die auf die eine oder andere Art im Auge des Orkans waren: Karim El-Ghawry: Tagebuch der arabischen Revolution (Wien, 2011) oder Wael Ghonim: revolution 2.0. Wie wir mit der ägyptischen Revolution die Welt verändern (Berlin, 2012).
2. Sammelbände mit (kommentierten) einheimischen Stimmen: Roland Merk (Hg.): Arabesken der Revolution (Zürich, 2011) oder Kristina Bergmann: Tausendundeine Revolution. Ägypten im Umbruch (Basel, 2012).
3. Analysen der Ereignisse und ihre Vorgeschichten: Michael Lüders: Tage des Zorns. Die arabische Revolution verändert die Welt (München, 2011) oder Volker Perthes: Der Aufstand. Die arabische Revolution und ihre Folgen (München, 2011).

Dass Bücher dieser Art unter Ereignis- und vielleicht auch unter Verlagsdruck entstanden sind, merkt man ihnen oft an. Die Distanz fehlt. Die Begeisterung hat oft auch kritische Geister mitgerissen.